

ISABELLE DUVAL



JE SUIS MORT E IL Y A 25 ANS...

Isabelle Duval

Je suis morte il y a 25
ans

© Isabelle Duval, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2300-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Hugues, mon Zorro. Te quiero.

*À ceux qui n'ont eu cesse de me critiquer,
À ceux qui ont fait de moi celle que je suis,
À ceux qui pensent que le mal rend plus heureux,
Merci de m'avoir montré le chemin pour éviter de devenir comme vous.*

Du même auteur :

The dark rainbow, tome 1 auto-édition (2020)
The dark rainbow, tome 2: auto-édition (2020)
The dark rainbow, tome 3: auto-édition (2020)
Seulement un père : Le Lys Bleu Editions (2021)
Ne me laisse pas : Le Lys Bleu Editions (2021)
Kupa Piti : Le Lys Bleu Editions (2022)
Don't leave me : Le Lys Bleu Editions (2022)

Prologue

Je me suis réveillée un beau matin avec l'envie d'écrire ce petit livre(ou guide) pour mettre des choses au clair avec certaines personnes qui se reconnaîtront mais ce n'est pas un règlement de compte ! Celui-ci représente mon plus grand exutoire, sans réel plan ni chapitrage particulier. C'est presque un journal dans lequel je me parlerais à moi-même par moment ou à ma mère, vous comprendrez... Rien de transcendant dans ma façon d'écrire, plutôt une succession de pensées qui avaient besoin d'être couchées sur papier, depuis le temps que je les accumulais.

Je ne cherche aucune pitié ou compassion de la part de mes lecteurs, je n'écris pas un livre témoignage pour avoir de l'attention sur moi-même. Je ne veux aucune rivalité avec aucun auteur, d'autant plus que bon nombre sont beaucoup plus talentueux que moi. Mon but est une envie de partager une bonne partie de mon histoire afin de faire comprendre que derrière chaque être humain, il y a une raison à certains choix de vie.

Mes lecteurs pourront comprendre pourquoi je suis aussi éclectique dans mes écrits et que l'on ne peut pas me caser dans un genre littéraire en particulier. Vous devez savoir que j'écris beaucoup car j'ai emmagasiné énormément depuis des années, certains écrits étaient dans des tiroirs et attendaient sagement que je les ressorte. Je ne plais pas à tout le monde et cela m'arrange car dans la vie, on ramasse toujours des critiques. C'est constructif et cela aide à avancer, même si cela peut faire mal. Ma mère disait que l'on était toujours critiqué par pire que soi et que si l'on était jugé et rabaissé, c'était parce que l'on dérangeait. La place de ceux qui parlent dans mon dos est bien derrière, ils s'y sont mis tous seuls ! Je suis déjà sûre que certains écriront que ce livre est un condensé de choses évidentes dans lequel j'aurais étalé mes morceaux de vie... Mon objectif est plutôt de pouvoir aider en donnant un peu d'espoir, quelques conseils et relativiser sur nos vies parsemées d'embûches. Personne n'a de vie parfaite, cela est un mythe.

Si je peux aider ne serait-ce qu'une personne à se sentir vivante de nouveau avec quelques astuces, alors j'aurais réussi mon défi. En fait, je souhaite transmettre ce que j'aurais aimé avoir... Toujours mon côté hyperempathe de celle qui vit au pays des Bisounours, comme me dit mon frère, et qui veut le meilleur pour tout le monde. Certaines choses ont la vie dure et ma gentillesse me suivra jusqu'à ma mort, même si j'ai été détruite plus d'une fois.

Je pense que chacun a un potentiel de bonté en soi et que nous sommes responsables de le nourrir ou de le laisser faner. Mon grand-père m'appelait sa

fleur sauvage car j'étais toujours où l'on ne m'attendait pas et je savais m'adapter à chaque situation. Ma mère m'appelait la grenouille ; c'est un de mes animaux favoris et sa signification me correspond autant que celle du colibri.

À vous de trouver ce à quoi vous êtes voués. Pas à rien, pas à l'échec, car nous avons tous un but et une destination. Il m'aura fallu presque une demi-vie pour m'en rendre compte. Le meilleur reste toujours à venir.

Le plus gros déclencheur

Cela fait sept mois et je ne suis pas guérie de ton absence, du vide immense qui me ronge depuis plus de 25 années lorsque tu es partie le jour de mes 22 ans. Il pleuvait ce jour-là comme pour ajouter un côté tragique à la situation dramatique que nous vivions.

Je me suis souvent dit que lorsque j'atteindrais ton âge, je serais sauvée car l'épée de Damoclès qui se trouvait au-dessus de ma tête partirait. J'aurais atteint le cap, serais fière d'y être arrivée sans encombre majeure (comprendre le même cancer que toi et décéder !) et que tu serais fière de moi, peu importerait où tu serais.

Je me souviens que tu disais à chaque fois que quelqu'un décédait et qu'il montait au ciel, ou au paradis, de l'autre côté de l'arc-en-ciel : « Ça doit être bien là-haut, personne n'en revient ! »

Depuis ce jour maudit, les arcs-en-ciel ont une saveur différente à mes yeux. Je m'en suis inspirée pour ma trilogie *The Dark Rainbow*, ayant effectué maintes recherches sur leur origine et je continue d'ailleurs, car rien n'arrive par hasard. Pour information, j'ai récemment appris qu'un coin de la Grande Pyramide d'Egypte était de 42° et que cela correspondait à l'angle de vue que l'on possédait face au point le plus haut de l'arc-en-ciel ! Ils ne cessent de me surprendre et de me donner des révélations incroyables mais toujours pas celle que je cherche... Je ne les regarde pas, j'essaie d'y voir un signe de toi, quelque chose qui me ferait croire en un au-delà, à une vie après la mort et surtout me dire que tu n'es pas partie pour rien. Cela doit expliquer le fait que j'adore regarder le film « *Ghost* » ; si seulement cela était possible... Je dépenserais des fortunes auprès d'une diseuse de bonne aventure qui pourrait me faire ressentir ta présence, te toucher et te voir. Même une seule fois, je serais la plus heureuse et mes larmes arrêteraient de couler au moindre souvenir de toi.

Bien évidemment, il n'en est rien, les miracles n'existent pas ni les thaumaturges et jamais je ne te reverrai. Je le sais mais c'est plus fort que moi. J'essaie de trouver des signes et lorsque je vois une pièce de monnaie sur le sol dans les rues, une plume ou un papillon je pense indéniablement à toi. Parfois, les gens que je croise, doivent me prendre pour une folle car je regarde systématiquement en l'air en disant « Salut maman ! » Je me suis mise à lire les cartes de tarots de toute sorte, enfin plutôt à essayer car j'avoue ne prendre en compte que ce que j'ai envie d'y trouver. Je peux éplucher des tonnes d'articles et des ouvrages sur la vie après la mort, certains parlant des personnes ayant

vécu des expériences de mort imminente. Je me dois de comprendre ce que tu as pu ressentir avant ton grand départ. Tu étais si paisible lorsque nous t'avions vue sur cette maudite table en ferraille froide, qui sentait le détergeant. Cette journée gravée dans mon esprit, dans mes tripes, encore plus que toutes les autres que je compartimente depuis mon enfance, vous effrayant par moment à cause de mon hypermnésie. Mon frère n'en revient toujours pas et dit à tout le monde que je l'effraie car je me rappelle les choses qu'il a complètement effacées de sa mémoire.

Ce vendredi maudit, étrangement comme le jour où je suis née, je revois mémé, appuyée au comptoir des admissions de la clinique, face à l'agente d'accueil, une petite bonne femme avec des lunettes noires qui semblent lui manger le visage et des cheveux aussi frisés qu'un mouton Irlandais, assorti d'ailleurs à son gilet de laine écru et sa jupe plissée tel un kilt ! Notre grand-mère, vêtue de sa gabardine bleue marine et de ses chaussures tressées de cuir noir tenait dans sa main gauche, les deux petites roses que ma meilleure amie et moi t'avions achetées la veille sur le marché, une blanche et une rouge velours, tes fleurs préférées. Lorsque nous franchissons la porte en verre, elle se tourne vers nous, perdue, les yeux même pas embués et ne sachant que dire. Ce n'était pas plus mal car je n'avais pas envie de l'entendre. Le fait d'avoir été mis de côté est ancré en moi, ressentant comme si des choses avaient été volontairement cachées.

Je l'agresse verbalement, de colère, car cela faisait plus de trois heures que tu t'étais endormie pour l'éternité et tout avait été fait derrière notre dos. Le choix de tes derniers vêtements, le fait de te glisser ton rosaire entre les mains, ne pas nous avoir prévenus pour nous protéger. Mince affaire que de nous épargner la vue de notre mère décédée dans son lit de mort où nous étions venus te voir le matin même. Tu ressemblais à une bougie, silencieuse et respirant de moins en moins vite, le souffle semblant s'arrêter par moment. Je t'avais coiffée tes quelques cheveux que la chimiothérapie t'avait épargnée et j'aurais dû me douter que quelque chose n'était pas normal. Le pot contenant le liquide méphitique n'était plus là et tu avais eu une dose supplémentaire pour te calmer, tu l'avais demandée... Un bonus comme disait ta mère.

J'en viens à m'embrouiller avec elle car elle t'avait retiré la bague en or blanc que je t'avais offerte et elle me la tend. Mais elle t'appartient, tu partiras avec car elle témoigne l'amour que j'ai pour toi, que j'avais pour toi en fait. Non, que j'aurai toujours pour toi. Je n'arrive pas à utiliser le passé pour toi, ce ne peut être vrai, pas aujourd'hui, tu me l'as promis jeudi quand nous t'avons rapportée des fraises que tu voulais absolument. Cela et ton jus de raisin en petite brique avec une paille.

Nous voulons te voir et là, nous empruntons le plus long parcours à travers les couloirs interminables de l'établissement. Je semble voir les mêmes affiches tous les dix pas, l'odeur caractéristique de ce genre d'établissement me prend les bronches. Je sens que je vais suffoquer et m'écrouler alors je pense à nos souvenirs et à nos projets. Tu vas venir me rejoindre aux Etats-Unis, tu t'es mise à apprendre l'anglais et je vais te faire visiter Boston... Tu aimes tant que je t'en parle.

Sans aucun bruit que le bip de certaines machines, des sabots en plastique blanc de cette infirmière qui nous sert de guide et nous, fort heureusement nous. Seule, je n'aurais pas survécu. Mon pilier, mon frère me soutient, habillé de son jean et de sa chemise verte à pois blancs. Je l'ai d'ailleurs toujours trouvée très moche cette chemise. Moi, en jean noir avec une chemise en jean bleue que j'ai toujours, peut-être pour me recréer un lien avec toi ? On avance, notre grand-mère à la traîne. Mon frère se retourne de temps à autre pour voir si elle suit bien. Cela m'est égal. Mon but est ailleurs.

La descente en ascenseur semble durer trois heures. Forcément on ne peut que descendre vers la morgue, située au plus bas. Elle ne pouvait pas être à l'étage. Il ne manquait plus qu'à devoir payer un ticket pour Chiron. Les morts n'écrasent pas les vivants... Je regarde les chiffres et nos reflets dans les plaques brillantes de ce qui nous entraîne vers toi, dans les entrailles de la Terre. Cet ascenseur est assez grand pour y tenir un brancard, ou plutôt un cercueil. Quelle ironie, on descend les morts en position couchée alors qu'ils pourraient être soutenus debout pour un gain de place. Donner un semblant de dignité à un corps sans vie, c'est assez péjoratif et tellement ridicule. Nous arrivons à l'étage du non-retour. La porte grince dans un bruit qui résonne en frottant contre le métal. Je me tiens à la barre, prise soudainement d'un vertige incontrôlable ; un vide semble s'installer devant mes yeux. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, j'avais pourtant anticipé en avalant deux benzodiazépines, ceux qui me suivent depuis six années, en cas d'extrême urgence...

On nous invite à patienter ! Inviter. J'hésite à rire de cette pathétique mise en scène tout en continuant à m'en prendre à notre grand-mère. Impassible, elle ne montre aucune émotion. Après tout, elle n'avait jamais vraiment eu de bons rapports avec toi. Peut-être était-elle heureuse que tu partes, toi, son fardeau qui avait toujours fait de ta vie ce que bon te semblait ? Tu étais un électron libre, tu n'étais pas influençable et tu dérangeais par moment. Tu faisais de l'ombre et je ne compte plus le nombre de fois où nous avons entendu que ta maladie n'était pas grave. Ce n'était rien un cancer du sein. On le soigne bien, on en guérit, pas comme certaines pathologies...

Au fil des années elle me confiera néanmoins que tu lui offrais toujours des